

PAUL MORAND  
JACQUES CHARDONNE

# Correspondance

I

1949-1960

ÉDITION ÉTABLIE  
ET ANNOTÉE  
PAR PHILIPPE DELPUECH  
PRÉFACE DE MICHEL DÉON  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*nrf*

GALLIMARD



CORRESPONDANCE  
PAUL MORAND  
JACQUES CHARDONNE

I

1949-1960



PAUL MORAND  
JACQUES CHARDONNE

# CORRESPONDANCE

I

1949-1960

*Édition établie et annotée  
par Philippe Delpuech*

PRÉFACE DE MICHEL DÉON  
de l'Académie française

*nrf*

GALLIMARD

© *BCU Lausanne pour les fac-similés.*  
© *Éditions Gallimard, 2013.*

## PRÉFACE

« Un écrivain aura du prestige s'il n'est pas lu, si on ne trouve ses livres nulle part, si on ne voit pas sa figure de mauvais acteur. C'est dans la nuit que l'on atteint à une notoriété respectée. Elle ne vient pas d'un bas peuple. »

Jacques CHARDONNE,  
*Propos comme ça* (1966)

*Un événement, la publication de la correspondance Morand-Chardonne ? Certes oui, et même un événement très attendu depuis la disparition de Chardonne (1968) et celle de Morand (1976). Les initiés en parlaient à voix si discrète qu'on était en droit de s'interroger sur les mines à retardement qui exploseraient à la sortie en librairie de ces milliers de lettres échangées entre deux écrivains peu suspectés de ménager leur entourage et les milieux littéraires ou politiques. Quelles raisons et quelles bienséances avaient donc pu en retarder la publication ? Et serait-elle intégrale ? Dans ses dispositions testamentaires, Paul Morand avait, lui-même, souhaité une date avant l'oubli, assez d'années — et pas trop non plus ! — pour qu'aient disparu, à leur tour, les acteurs et les figurants de ces pages très libres, souvent écrites à la diable par les deux correspondants.*

*En ne pressant pas à la publication post-mortem, Morand pensait-il déjà désamorcer des bombes ? Dans les vies de ces deux hommes, la guerre de 1939-1945, la cinglante défaite des Franco-Britanniques en 1940, l'occupation allemande de la France, les palinodies de la Russie stalinienne, l'asservissement de l'Europe centrale, les procès d'opinion après la paix avaient brouillé les cartes et altéré en profondeur la société française dans laquelle ces hommes de lettres étaient nés et qu'ils*

*perpétuaient, Morand avec brio, Chardonne avec une sagesse socratique. Disons, plus simplement, qu'ils étaient devenus, dans beaucoup de domaines, les peu-conformistes d'un monde où s'imposait sournoisement une pensée unique.*

*Passons outre aux accidents de parcours qui, sans les enfermer dans un esprit de contradiction systématique, furent pour beaucoup dans la confiante relation qui les a unis en des temps troublés et cela malgré des caractères et des styles souvent à l'opposé. Cette situation paradoxale a donné naissance à une abondance de pages volantes en marge de leurs livres. Le genre épistolaire offre les plus grandes latitudes quand on a un souvenir, une idée, un livre à se partager. Ils retrouvaient là un espace plus ou moins fermé à leurs livres, romans, essais ou récits. Ils diraient tout : l'essentiel, le grave, le dérisoire, en somme ils redécouvraient une parfaite immunité.*

*Dès le début de cette correspondance leurs secrets entre eux sont encore un plaisir. Ils s'ébattent et s'épatent en marge d'aveux, de souvenirs ou de questions qui ne seraient pas de mise en public. Ils sont néanmoins gens de bonne compagnie et le lecteur se délecte du spectacle qu'ils donnent avec, souvent, une fausse ingénuité.*

*Cela dit, on ne les associera pas sans marquer de forts distinguos accentués par leurs caractères, leurs sautes d'humeur et les questions que se posent les hommes frappés par l'âge. Ils sont pourtant loin d'avoir eu des existences parallèles. Morand n'a pas tenu en place, Chardonne aime sa maison, son jardin de La Frette dominant une des plus belles boucles de la Seine. Il n'a jamais envisagé de tenir le volant d'une auto. Morand, au contraire, a follement aimé les voitures, de préférence les plus rapides. Ses photos favorites sont en habit de cour, lors de sa première mission à Londres en 1914, et une autre bien différente en costume de pilote au volant d'une Bugatti 51, le fin du fin en matière de mécanique. Pour Chardonne le nœud papillon est de rigueur et l'été, dans son jardin de La Frette, il garde un chandail et une chemise blanche de tennisman, sa seule concession aux saisons. Sur le chapitre des dames, Morand est grand gagnant. Il les collectionne depuis sa jeunesse, en a épousé une une fois pour toutes, et garde sa liberté pour tout ce qui se présente de neuf, même de pas très neuf.*

*Leurs vies littéraires, elles, ont été assez parallèles, c'est-à-dire qu'elles ne se répondent pas. Celle de Chardonne reste baignée dans le temps vécu par son auteur, admirablement écrite, grave au ton d'orgue, assez contente de soi, avec de fines délicatesses et finissant avec sérénité. La porte reste ouverte... Un million de fois le style de Morand a été qualifié de télégraphique. En effet, sa phrase est lapidaire s'il parle, concise s'il écrit. Tout juste s'il ne dit pas : « Nous ne sommes pas là pour faire des ronds de jambe. » Les remerciements d'un ami semblent l'accabler, peut-être l'agacer.*



*Chardonne est de très bonne lignée provinciale : une suite d'artistes du plus pur cognac et de la belle porcelaine. Morand est fils d'un conservateur de musée, auteur de saynètes jouées à la Comédie-Française. Pendant que Morand débute dans la diplomatie à Londres en pleine guerre de 14-18, Chardonne soigne ses poumons mités en Suisse. La paix signée, il en reviendra avec pour pseudonyme le nom de la petite ville du Valais où il s'est refait une santé. Pendant la courte pause de vingt ans entre les deux guerres mondiales, Chardonne dirige, avec un beau succès, les Éditions Stock et Morand s'offre un long congé, voyage et revient en 1939 présider le comité du blocus à Londres, un comble pour un globe-trotter !*

*On ne les associera pas plus en comparant les destins de leurs livres. Trop souvent, nous entendons clamer que Chardonne est déjà oublié, que ses plus beaux livres semblent avoir disparu ou sont chichement republiés, tandis que ceux de Morand connaissent une nouvelle jeunesse et obtiennent même un intérêt posthume exceptionnel. Depuis 1992 et 2005, l'œuvre de l'ancien diplomate est dans la collection de la Pléiade en trois volumes. Mieux encore, il est traduit et retraduit dans les pays de langue anglaise, pourtant de plus en plus imperméables à tout ce qui vient de France. Depuis sa mort, Chardonne connaît un humiliant purgatoire.*

*S'il y a une justice littéraire — mais c'est là une grave question sans réponse autre que par des grâces spéciales fort rares — un retour de flamme, provoqué par la parution de cette correspondance, a des chances de lui rendre la place qui lui revient. Le fait même qu'il soit le peintre et le moraliste de sa Charente natale lui garantit une aura pareille à celle de Valéry Larbaud dont la gloire posthume se maintient en partie par ses origines bourbonnaises. La société qui n'a pas désappris à lire — même seulement composée de « happy few » — lit du Chardonne avec le sentiment que sa voix n'est pas éteinte et recrée à la perfection un temps que nous connaissons pauvrement par ses historiens et richement par ses romanciers. Aux œuvres de Chardonne, j'appliquerais volontiers les mots d'un autre Charentais, son grand lecteur le président Mitterrand : « Il faut savoir donner du temps au temps. »*

*Bien sûr, Morand offre l'apparence de l'emporter dans ce grand duel entre frères-amis et reste étonnamment présent aujourd'hui encore. On ne tirera pas toujours sur lui parce qu'à Londres, en 1940, il a refusé de prendre le parti de celui qu'il appelle « Gaulle » et est revenu se mettre au service de son ministère à Vichy qui, d'ailleurs, le met à pied pour « abandon de poste », autre paradoxe d'une vie qui en connut beaucoup. Morand est présent « en chaire » si l'on compte les essais, les biographies, les thèses qui ne cessent de paraître depuis qu'il s'est éclipsé.*

*Ce n'est tout de même pas de son plein gré si Chardonne meurt en pleine et délirante fantasia soixante-huitarde : plus de quotidiens, plus de radio, une télé-*

*vision de larbins du Pouvoir. Pas un de ces enterrements où les fidèles viennent remercier l'homme et l'œuvre, le conduire au repos éternel. Chardonne est mort dans sa maison, veillé par son épouse, Camille Belguise, et une poignée d'amis qui trou-  
vèrent au marché noir un peu d'essence pour un aller-retour à La Frette.*

*Ayant perdu son correspondant, Morand n'attend pas vingt-quatre heures pour ouvrir son Journal inutile et commence :*

Le 1<sup>er</sup> juin 1968 :

Chardonne a été enterré hier. [...] Je vais essayer de continuer à lui écrire, car n'écrire qu'à soi-même c'est n'écrire à personne.

*Et quelques jours après :*

12 juin :

J'ai dit à E. hier : « J'ai de la peine parce que la mort de Chardonne ne m'a pas fait assez de peine. »

*Encore trois jours et il rajoute :*

Chardonne : « Voici l'âge de se taire, à quoi notre tête n'est pas préparée ; on dirait la montre qui continue de marcher au poignet d'un mort. »

*Le Journal inutile prendra la relève et comptera deux volumes de huit cents pages chacun. Le ton n'est évidemment plus le même. La vie quotidienne l'emporte, déjeuners, dîners avec le gratin mondain parisien — à table, il y a tellement de titres qu'on se croirait revenu sous la monarchie —, brefs voyages, commentaires acerbes de livres que lui envoient les amis de ses amis beaucoup plus jeunes. Il oublie qu'il les a encensés quelques jours, quelques mois auparavant. Le nom de Chardonne revient une soixantaine de fois dans ces pages. Une de trop, jugera-t-on peut-être (le 8 août 1974), qui le révèle :*

J'ai douloureusement senti la mort de Nimier ; comme celle d'un fils, et pas du tout celle de Chardonne, qui m'a laissé le cœur indifférent ; sauf en esprit où il me manque tous les jours.

*En vérité, les quelques mois qui suivent, il se préoccupe en premier de son élection à l'Académie. Après un repos, la bataille reprend pour la troisième fois. Il sera élu en octobre 1968. Une autre vie — elle sera courte : huit ans — commence et*

*l'éloigne de son petit cénacle d'écrivains qui les entouraient Chardonne et lui. Les jeudis, Morand se presse, bâcle son déjeuner pour ne pas être en retard à la séance. Il cite encore une fois Chardonne (Journal inutile, 22 novembre 1975) écrivant à Maurice Martin du Gard en 1956 : « M[orand]. qui a un ami à qui il écrit presque tous les jours [il s'agit de lui, Chardonne], ce M.-là était imprévu. Lettres nouvelles. Le meilleur de son œuvre est là. Pour avoir un ami, peut-être qu'il faut être vieux, avec un cœur frais (M. est très frais ; il ne s'est jamais posé). »*

*Chardonne avait tout compris et n'aurait certainement pas été étonné par cette note de Morand (25 novembre 1975), toujours dans le Journal inutile : « Lettre d'André Parinaud, voulant remettre sur pied le prix Nimier. Je refuse. "Un prix littéraire, c'est une fumée au-dessus d'un feu", me disait jadis Giraudoux. Or, il n'y a plus de feu ; donc faire revivre ce prix ne représenterait rien. Nimier a poussé sa chanson, elle ne peut revivre. »*

*Peu avant, il déclarait l'avoir aimé comme un fils.*

*Qu'aurait-il répliqué s'il avait connu la lettre que Chardonne m'écrivit en 1963 à Spetsai où je résidais ? Un terrifiant réquisitoire contre lui (leur correspondance ne s'arrêterait que cinq ans après). Selon son souhait, je l'ai brûlée, gardant seulement la dernière phrase : « Morand, ça n'est rien. »*

*L'amitié entre hommes de lettres cache d'insondables mystères. Elle n'avance que sur des sables mouvants.*

*Oublier et se souvenir seulement des instants de gloire est un onzième commandement sur la planète des Lettres.*

Michel DÉON,  
de l'Académie française



## *Note sur le texte*

Ce premier volume de correspondance, couvrant la période 1949-1960, comprend 800 des 1022 lettres échangées par Paul Morand et Jacques Chardonne et conservées, sauf mention contraire, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Les lettres écartées comportaient des répétitions dues aux délais d'acheminement et à l'impatience des correspondants, ou concernant des questions éditoriales (Chardonne étant aussi éditeur pour la maison Stock). Nous avons également supprimé quelques rares post-scriptum un peu longs ou techniques (indiqués par des [...]).

La présentation des lettres a été unifiée. Les titres d'œuvres et de revues figurent en italique, ceux des articles ou des textes publiés entre guillemets. Les abréviations de mots, sauf certaines indéchiffrables, ont été complétées. Celles des noms propres, mentionnées parfois sous la forme d'initiales, ont été maintenues dans le corps de la lettre et développées en note, à l'exception des cas où, pour respecter la vie privée des personnes citées, ne demeurent que les initiales ou, pour éviter toute identification, les lettres X ou Y.

Les inadvertances de plume, fautes d'orthographe, erreurs ou omissions de ponctuation, ont été corrigées, sauf celles, volontaires, soulignant un fait significatif ou bien celles marquant un tic de langage, une habitude dans l'orthographe d'un nom ou une étourderie récurrente. Il a été procédé de même pour les titres de livres ou de revues, parfois incomplets ou inexacts.

Les mots ou expressions soulignés dans le texte manuscrit ont été reproduits en italique afin de garder le caractère drôle, absurde ou important que chacun voulait leur apporter.

Pour certaines lettres, non datées, les indications contenues ont permis de corriger cet oubli, la date figurant alors entre crochets, selon l'usage. Dans quelques rares cas, la date ne correspondant pas au jour indiqué par l'auteur, la correction a été effectuée, sans toutefois la faire apparaître en note.

La présentation typographique des lettres — l'objectif étant de donner un texte fidèle aux originaux et aussi lisible que possible — a été harmonisée, notamment lorsque les tirets, points-virgules, guillemets et parenthèses rendaient certains passages incompréhensibles. Les majuscules en tête de phrase, parfois fantaisistes, ont été généralisées.

Malgré une lecture attentive, certains mots — fort heureusement peu nombreux — n'ont pu être déchiffrés et figurent donc sous la mention « mot illisible » entre crochets.

Enfin, pour les expressions anglaises, allemandes, espagnoles ou latines, la traduction, sauf dans les cas où il s'agit de néologismes, n'a été faite que lorsque la compréhension de la phrase l'exigeait.

Ce volume n'aurait pas été possible sans le soutien de Mme Elvire de Brissac et de M. Antoine Gallimard. Notre gratitude va également à Mme Danielle Mincio, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui a répondu avec complaisance à toutes nos demandes. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Ph. D.

*Philippe Delpuech (1944-2005), diplômé de l'Institut des sciences morales et politiques, fut administrateur à l'Assemblée nationale de 1974 à 2004. Chez Gallimard, il a notamment travaillé à l'édition d'œuvres d'André Malraux (La Reine de Saba, Vie de Napoléon par lui-même) et collaboré à la Pléiade. Philippe Delpuech a consacré les dernières années de sa vie à l'établissement et à l'annotation de l'ensemble du texte de la correspondance entre Paul Morand et Jacques Chardonne.*

### *Avertissement de l'éditeur*

Les auteurs avaient décidé que leurs lettres ne pourraient être lues avant l'an 2000, afin d'épargner la sensibilité de ceux qu'ils évoquaient avec la plus grande liberté de ton et d'esprit, pour le meilleur et pour le pire. Ce délai passé, nous les présentons au lecteur avec le moins d'aménagements possible, afin d'en préserver la valeur de témoignage, tant littéraire qu'historique.

Ainsi, les divers jugements de cette correspondance sont-ils à replacer dans leur contexte, comme dans la biographie même de Paul Morand et de Jacques Chardonne.

*Novembre 2013*





## CORRESPONDANCE



1949

I – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Vevey, 7 septembre 1949

Cher ami,

On ne répond pas en un jour à une lettre admirable, comme celle que vous m'avez écrite le 25 juillet ; mais plus j'attendais et plus j'étais indigne de vos louanges, et confus de paraître les mériter, et désireux de vous prouver que vous aviez raison, ce qui m'amenait à négliger ma correspondance au profit d'un long roman de 500 pages qui sera le calvaire d'un Espagnol collaborant avec les Français (1808-13) par amour de Napoléon<sup>1</sup>. J'espère que vous en aurez du plaisir. Mais si le livre est raté, le sujet reste bon et le merveilleux conteur d'âme que vous êtes imaginera sans peine ce qui eût dû avoir été écrit par une autre plume que la mienne.

*Carrefour* de notre Henry Muller dit, dans son dernier numéro, que je faisais les discours de Laval, ce qui ne vaut pas une rectification, mais est bien inexact. Je n'ai sué que sur un éloge de Baudrillart<sup>2</sup>, pour apprendre, après coup, que la famille ne voulait pas de discours. Et sur une allocution à un déjeuner d'Arno<sup>3</sup>. Hors cela, mes interventions auprès du Président n'ont été que négatives. Je lui ai dit — avec

1. Allusion au *Flagellant de Séville*, qui sera publié aux Éditions Fayard en 1951.

2. Alfred Baudrillart (1859-1942), cardinal, élu à l'Académie française en 1918.

3. Arno Breker (1900-1991), sculpteur, artiste officiel du régime national-socialiste, directeur de l'école des beaux-arts de Berlin et auteur d'un buste de Paul Morand. Il publiera en 1960 *Paris, Hitler et moi*, aux Presses de la Cité.

Rochat<sup>1</sup> — qu'il lui arriverait du vilain s'il laissait : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne », parce qu'il était trop facile de séparer la phrase de son contexte apocalyptique... « parce que le bolchevisme se répandra partout en Europe ».

Mais Laval m'a répondu : « Ce n'est pas vous qui négocierez demain avec Sauckel<sup>2</sup> ! »

Ce point d'histoire fixé, il me reste à vous remercier de *Chimériques*<sup>3</sup>. La préface d'Edmond Jaloux est admirable. (Et d'une écriture si belle que l'Académie se fût honorée en se rappelant qu'il était académicien<sup>4</sup>, et en envoyant, à Lausanne, sinon un représentant, du moins une couronne, ce qui, grâce à un coup de téléphone du Secrétaire perpétuel à un fleuriste suisse, ne me paraissait pas une tâche au-dessus des forces humaines à réaliser — mais il est vrai que le Consulat de France à Lausanne, interrogé sur le lieu et l'heure des obsèques, répondait : « Jaloux ? connaissons pas ».) C'est plus beau que tous les discours sur l'unité française qui n'eussent pas manqué d'éclabousser sa tombe.

Pour en revenir à *Chimériques*, la forme m'enchant ! Vous reprenez dans un paradis de rêverie, de philosophie, d'idées générales, de souvenirs, de saison poétique, la fiction ; on l'y trouve telle qu'elle est, à l'état sauvage, dans l'âme d'un adolescent sain qui veut et va écrire ; de la part d'un maître artisan qui a maint chef-d'œuvre derrière lui, c'est d'une délicatesse et d'un goût peu communs, sans parler de la réussite technique. « C'est la plénitude, *l'extase*, que me donne l'âge. » Admirable ! Je vous serre la main.

P. Morand<sup>5</sup>.

P.-S. Ma femme me prie de vous dire que vous devriez venir occuper la chambre d'ami en ce pays où tout nous parle de vous. Entrée indépendante, « repos à toute heure », etc... et autres commodités pour l'artiste.

1. Charles Rochat, diplomate, était secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.
2. Fritz Sauckel, directeur de la main-d'œuvre du Reich, chargé du Service du travail obligatoire, avait exigé du gouvernement de Vichy, en janvier 1943, l'envoi en Allemagne de 350 000 travailleurs français.
3. Éd. Albin Michel, 1948.
4. Edmond Jaloux (1878-1949) avait été élu à l'Académie française en 1936.
5. Cette lettre a été publiée dans les *Cahiers Jacques Chardonne*, n° 13, 1990, p. 13-15.